

NOS VIES

MARIE-HÉLÈNE LAFON



NOS VIES

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2017
ISBN : 978-2-283-02976-3

À Jacques Truphémus

« Je dois être corps dedans. »

Jacques Truphémus

Elle s'appelle Gordana. Elle est blonde. Blonde âcre, à force de vouloir, les cheveux rêches. Entre les racines noires des cheveux teints, la peau est blanche, pâle, elle luit, et le regard se détourne du crâne de Gordana, comme s'il avait surpris et arraché d'elle, à son insu, une part très intime. Sa bouche est fermée sur ses dents. Elle s'obstine, le buste court et têtue, très légèrement incliné, sa tête menue dans l'axe. On devine des dents puissantes, massives, embusquées derrière les lèvres minces et roses. Le sourire de Gordana éclaterait comme un pétard de 14 Juillet. On ne la voit pas sourire. On imagine. On reste au bord de ce que doit être ailleurs, dans une autre vie, le sourire dégoupillé de Gordana. Et son rire. Un rire de gorge,

grave, rauque, presque catastrophique. Un rire acrobatique et très sexuel. Le cou de Gordana est long, crémeux, solide, charnu. Ce cou habité de forces impérieuses la plante dans la vie comme un arbre en terre. Les pulls sommaires de Gordana, encolure ronde ou en V, dégagent son cou, pièce maîtresse d'un corps qui ne manque pas d'atouts canoniques. Les cuisses sont longues, minces, galbées, d'un jet dru. Elles reposent à plat, moulées dans le jean, posées l'une à côté de l'autre, en immuable oblation. Gordana ne croise pas les jambes, la position deviendrait intenable. Elle se tient droite, la blouse, courte rouge gansée de blanc, ouverte sur ces cuisses efficaces. Et que dire des seins. La blouse fermée n'y suffirait pas. Ils abondent. Ils échappent à l'entendement ; ni chastes ni turgescents ; on ne saurait ni les qualifier, ni les contenir, ni les résumer. Les seins de Gordana ne pardonnent pas, ils dépassent la mesure, franchissent les limites, ne nous épargnent pas, ne nous épargnent rien, ne ménagent personne, heurtent les sensibilités des spectateurs,

sèment la zizanie, n'ont aucun respect ni aucune éducation. Ils ne souffrent ni dissidence ni résistance. Ils vous ôtent toute contenance. On se tient devant eux, on voudrait penser aux produits, faire les gestes dans l'ordre, sortir déposer ranger, vider remplir, la carte le code. On s'efforce on se rassemble on s'applique, tous, plus ou moins, femmes et hommes, vieux et jeunes et moyennâgés ; mais ça traverse, ça suinte, c'est organique. C'est une lueur tenace et nacrée qui sourdrait à travers les tissus, émanerait, envers et contre tout, de cette chair inouïe, inimaginable et parfaitement tiède, opalescente et suave, dense et moelleuse. On aimerait se recueillir, on fermerait les yeux, on joindrait les mains, on déviderait des litanies éperdues, on humerait des saveurs, des goûts, des grains, des consistances, des fragrances ténues ou lancinantes. On y perdrait son latin et le sens commun. Les seins de Gordana jaillissent, considérables et sûrs, dardés. C'est un dur giron de femme jeune et cuirassée.

Cuirassée parce que la vie est difficile. Gordana n'a pas trente ans. Son corps sue l'adversité et la fatigue ancienne. Le monde lui résiste ; rien ne lui fut donné, ni à elle ni à celles et ceux qui l'ont précédée, l'ont fabriquée et jetée là, en caisse quatre, au Franprix du numéro 93 de la rue du Rendez-Vous dans le douzième arrondissement de Paris. Le corps de Gordana, sa voix, son accent, son prénom, son maintien viennent de loin, des frontières refusées, des exils forcés, des saccages de l'histoire qui écrase les vies à grands coups de traités plus ou moins hâtivement ficelés. On ne sait pas où Gordana fut petite fille. Je suppose la fin des années quatre-vingt, l'est de l'Est, et les ultimes convulsions de républiques très moribondes. On suppose des faubourgs sommaires, des frères et des sœurs, des plus jeunes et des plus âgés, un père long de visage et long de jambes, les yeux clairs, les dents tôt gâtées, une mère inépuisable et harassée, l'école qui ne suffit pas à sauver, l'une de ces langues rugueuses que l'on dit minoritaires, des chansons en anglais et, très tôt, des rêves

d'ailleurs. Gordana aurait eu quatre ou cinq ans, des nattes maigres nouées de rubans verts, un torse étroit, les jambes déjà longues, un air de guingois, et les yeux baissés sur le trésor frémissant qu'abrite le creux de ses bras arrondis, un chiot au museau carré et blanc, pas fini, comme elle, pas tout à fait arraché aux limbes ni tiré d'affaire. Une arrière-cour écrasée de soleil gris, derrière Gordana de vagues clapiers, et, à sa gauche, le bras fort et nu d'une femme que l'on devine vieille, rompue aux travaux qui broient les corps et les plient, une grand-mère peut-être. On ne voit pas les pieds de Gordana, que la photo coupe. Des couleurs délavées, une bande de ciel pâle, la jupe imprimée, du marron du vert encore, mêlés, le polo blanc sans manches, un jour d'été très enfui, de la lumière, de la chaleur dure, brutale, et cette portée de chiots que la mère délivrée n'aurait pas défendus, se bornant à laisser le rescapé, le choisi, l'élus au museau carré fourrager entre ses mamelles rosâtres et gonflées. J'ai vu la photo, je l'ai ramassée, elle était tombée, avec

deux autres, du portefeuille de Gordana ; je l'ai regardée, j'ai reconnu Gordana qui ne savait pas que son portefeuille avait glissé sous la caisse, répandant une partie de son contenu ; je l'ai reconnue au cou long, à l'arrondi du menton. J'ai tout vu, tout retenu, le temps de retourner une deuxième photo, de l'apprendre aussi, et de rendre à Gordana, qui en avait terminé avec la cliente précédente, le portefeuille remis en ordre.

J'ai l'œil, je n'oublie à peu près rien, ce que j'ai oublié, je l'invente. J'ai toujours fait ça, comme ça, c'était mon rôle dans la famille, jusqu'à la mort de grand-mère Lucie, la vraie mort, la seconde. Elle ne voulait personne d'autre pour lui raconter, elle disait qu'avec moi elle voyait mieux qu'avant son attaque. Elle appelait son attaque le jour de sa première mort ; elle était gaie, pas accablée du tout, vive, débarrassée, elle disait ça aussi, débarrassée. Je ne lui demandais pas de quoi, peut-être de ces années vides qui avaient coulé entre la mort de son mari et sa

maladie, à peine huit années en fait mais quatre-vingt-quatorze mois, pour rien ni personne, c'était son expression, même si elle ne se plaignait pas ; rien ni personne, sa fille unique en allée dans un pays perdu du côté de Moulins, rivée à la tâche entre trois nourrissons et une épicerie de campagne, et son Augustin mort, son Augustin, la crème des hommes, une fleur du paradis, un athlète de la vie, un virtuose de chaque jour, du vif-argent, le roi de la betterave et de l'endive ; ce grand-père avait été, comme son père et son grand-père avant lui, régisseur d'un fort domaine agricole dans le département du Pas-de-Calais, et probablement meilleur époux que père ; ma mère n'en disait pas grand-chose, sinon qu'il ne se consolait pas de n'avoir pas eu de fils pour reprendre le flambeau et continuer la lignée. Flambeau et lignée revenaient aussi dans les récits de grand-mère Lucie qui riait doucement des caduques espérances de son Augustin. Je riais avec elle, même si je ne comprenais pas tout de ces histoires anciennes ; très tôt j'ai seulement senti un vertige derrière

certains silences où s'étaient englouties pour toujours les années des deux guerres et aussi la rencontre de mes parents, sans doute à Nevers où vivait alors la marraine de ma mère, haute figure d'institutrice retraitée et célibataire, morte en 1942, que mes frères et moi n'avons pas connue. Grand-mère Lucie m'appelait sa poulette, ou michonne, ou la sucrée quand j'ai attrapé quinze ou seize ans et qu'elle a cru que je devenais jolie, que je plairais aux garçons, qu'ils me plairaient aussi, que je serais amoureuse. Elle croyait ce que croient, ce que veulent croire les grands-mères quand elles sont rieuses et aveugles, et que leur petite-fille, la seule l'unique, attrape quinze ans. Les autres petits-enfants sont des petits-fils, plus oublieux et virevoltants, moins prompts à venir s'asseoir sur le fauteuil bas à côté de la grand-mère encalminée pour toujours devant la fenêtre, moins habiles à faire exister les choses, les bêtes et les gens pour toujours dérobés, enfoncés dans le noir. Elle disait que ça n'était pas le noir, elle parlait d'une sorte de kaléidoscope, ça remuait, des lueurs,

ou des luisances, des vagues verticales comme un rideau de pluie dans le brouillard. Personne ne pouvait savoir ce qu'il y avait de l'autre côté de la première mort de grand-mère Lucie. J'étudiais le latin, je pensais que la lumière était réfugiée toute dans son prénom, et dans une poignée de mots qui lui allaient bien, lucide, luciole. J'ai appris à regarder pour elle et à me souvenir pour faire moisson et brassées, et tout réinventer. Je n'ai jamais perdu la main, en plus de quarante ans.

Gordana a peut-être eu un enfant. Sur la deuxième photo elle tient un nourrisson de trois ou quatre mois, rose et nu, c'est un garçon. Elle le brandit plus qu'elle ne le tient, il a les yeux ouverts et très grands, clairs, d'un gris noyé. Les seins de Gordana remplissent la photo, ils éclatent, ils fulgurent, moulés de rouge brillant. Les bras sont minces et les mains longues sur la poitrine de l'enfant. Les cheveux sont épais, taillés à la sauvage sur le front et les oreilles. Gordana pourrait avoir dix-huit ou trente ans, ou plus, ou moins; elle

n'habite pas son corps, elle se prête. Elle est à côté, on la croise, on l'effleure, ça cogne ou ça flotte. L'enfant serait là-bas, resté dans le monde ancien, chez une grand-mère ou une tante dévolue à cette tâche du gardiennage des enfants laissés. Il aurait sept ou huit ans, le menton pointu, et ne sourirait pas sur les photos. Gordana enverrait de l'argent, chaque mois, téléphonerait une ou deux fois par semaine, parlerait un peu au garçon qui ne saurait pas comment raconter à cette mère les jeux de l'école, la neige des hivers, et l'attente vague, et l'ennui mou des soirs avec les cousins devant la télévision. Les photos de Gordana ont été avalées, radiographiées, englouties, deux sur les trois. Je n'ai pas eu le temps de retourner la troisième. Gordana n'a pas souri quand je lui ai tendu et rendu son portefeuille. Elle me connaît, je passe toujours avec elle, deux fois par semaine, le mardi et le vendredi. Elle a remercié, rogue et protocolaire, et s'est affairée, les mains dans les marchandises. Les doigts longs de Gordana exécutent, ses ongles sont roses, elle fait les

gestes, son regard est impossible, elle ne voit pas les personnes et ne veut pas les voir. Elle n'en a pas les moyens, ce serait un luxe insensé, c'est bon pour les autres, les natifs, les légitimes qui n'ont pas à se battre pour tout et habitent chaque seconde de leur pays, de leur langue, sans même y penser. Gordana calcule et s'économise, d'instinct, elle a dû commencer très tôt, elle s'économise pour durer, tenir et surmonter. Elle est preste, prompte, elle accomplit la tâche en grande vaillance, seule sa voix renâcle imperceptiblement et peine à s'extirper au moment de dire bonjour, de dire au revoir, ou d'annoncer le montant total des achats, quand on le lui demande, si on se risque à le lui demander, ou quand elle doit répondre à une question sur un produit, sur un prix, ou une promotion. Elle se tient à l'abri de son accent qui ne chante pas du tout, qui écorche et racle et crisse. Toute parole violente Gordana, l'assiège, se heurte à l'éclat adamantin de son cou blanc et s'écrase avec un bruit mou contre la carapace de sa poitrine. L'homme est encore

jeune. La quarantaine. Petit tassé ramassé, et puissant. Je l'ai remarqué depuis que je suis à la retraite et que je viens comme lui, le vendredi, en milieu de matinée, au plus tard vers dix heures et demie ou onze heures. Je ne l'avais jamais vu auparavant, ni dans le magasin ni dans le quartier. Il doit habiter ailleurs. Il ne prend pas de panier, ni de caddie, ni de sac d'aucune sorte. Il n'est pas muni. Il empoigne les choses, les tient serrées contre lui, contre son ventre, sa poitrine, son torse, comme si sa vie en dépendait. Les choses lui obéissent, ça ne tombe pas, ça ne déborde pas. Ce sont des courses d'homme qu'il ferait pour quelqu'un d'autre, un père ou un oncle âgé et empêché qu'il visiterait une fois par semaine, son jour de repos, le vendredi, dans ce quartier éloigné du sien. Un oncle, qui serait son parrain en même temps, le frère très aîné de sa mère, un homme de quatre-vingt-dix-sept ans qui vivrait encore chez lui, tout sec et amaigri mais chez lui. Un oncle, pas un père, pas une mère non plus, pas une femme en tout cas d'après les produits qu'il achète.

Son père et sa mère seraient morts, depuis quelques années déjà, il aurait été un enfant de vieux, et fils unique.

L'homme habiterait seul, après un divorce, il aurait quarante-deux ans et pas d'enfants. Il n'aurait pas voulu d'enfants et sa femme l'aurait quitté pour aller en faire avec un autre homme ; pas seulement pour ça mais aussi pour ça. Cette femme ne lui manquerait pas, elle aurait voulu partir, elle aurait pleuré, réclamé des explications, cherché à comprendre et crié, contre lui contre son inertie son égoïsme son silence ses grands airs et tout son tralala de ceinture noire de karaté, contre le club et l'entraînement des jeunes qui prenait trois soirées par semaine, sans compter les compétitions, le samedi ou le dimanche, aux quatre coins de la banlieue quand ce n'était pas à l'autre bout de la France. Plus facile de se faire admirer et respecter par les enfants des autres que d'en aimer et d'en élever soi-même. Il passerait beaucoup de temps au club, et au travail, à Orly, dans les avions, la mécanique, la

maintenance au sol; une bonne équipe, surtout avec Rémi et Didier qui étaient entrés la même année que lui, à vingt et un ans, après l'armée. Presque vingt-cinq ans dans le ventre des avions, pas vraiment un rêve d'enfant pour lui, un peu un hasard. J'invente tout de cet homme, je sais son roman par cœur, je le déroule. J'ai toujours fait ça, au pensionnat, à Moulins, je racontais à voix haute sous le préau l'hiver entre le repas et l'étude, on avait une demi-heure, on se tenait chaud à quatre, dans le noir. Les autres filles réclamaient la suite du feuilleton, elles y pensaient le soir dans leur lit avant de s'endormir et me demandaient où j'allais chercher mes inventions. Elles ne comprenaient pas que je sois meilleure en mathématiques qu'en rédaction. Elles n'ont pas compris non plus quand, après le bac, j'ai commencé des études de comptabilité à Paris dans une école privée vivement conseillée par les plus proches amis de mes parents, les Demy; ensuite j'ai laissé les choses se défaire entre nous. Je n'aurais pas recevoir des lettres, il aurait fallu

répondre, il ne s'agissait plus d'inventer et je n'avais rien à dire. De loin en loin, par ma mère ou par mes belles-sœurs, j'ai su ce qu'elles devenaient. Elles avaient souvent quitté la région, avaient des métiers, des maris, des enfants; ici un divorce, là une maladie, rien de rare. Nos vies ont coulé, les leurs et la mienne. À Paris, dans le métro, pendant quarante ans, j'ai happé des visages, des silhouettes de femmes ou d'hommes que je ne reverrais pas, et j'ai brodé, j'ai caracolé en dedans, à fond, mine de rien, ligne six ou ligne quatre, quinze ou vingt minutes aller et retour matin et soir cinq fois par semaine, sans compter le temps des trajets qui n'avaient rien à voir avec le bureau; pendant quarante ans je me suis enfoncée dans le labyrinthe des vies flairées, humées, nouées, esquissées, comme d'autres eussent crayonné, penchés sur un carnet à spirale.

Je n'imagine pas un autre métier pour Gordana. Je n'imagine rien. Je ne la vois pas, je ne devine pas ses gestes. Elle ne place pas les produits dans les rayons, on

ne la croise jamais dans le magasin. Je ne sais pas comment son corps se pencherait pour empoigner des cartons de marchandises, ni comment elle serait employée en boulangerie, ou aide-soignante, ou vendeuse de fruits et légumes sur les marchés, ou conductrice de métro. Quoique. Conductrice de métro serait possible. Elle s'enfoncerait dans le boyau noir piqué de lumières. Elle ne parlerait pas dans le micro sauf quand elle serait contrainte d'annoncer un incident voyageur à la station Parmentier ou une attente de quelques minutes pour régulation du trafic. Les voyageurs seraient mécontents parce qu'ils n'auraient rien compris à cause de l'accent de la conductrice, ou du conducteur; ils ne seraient même pas sûrs que ce soit une femme, certains penseraient à vérifier et jetteraient un coup d'œil sur la gauche en dépassant le wagon de tête à la sortie, mais ils n'oseraient pas parler à cette blonde féroce assise dans la cabine de conduite, et se contenteraient de penser que la RATP pourrait tout de même veiller à ce que l'accent de ses agents ne gêne pas

la compréhension des annonces destinées au public. Gordana préférerait les services extrêmes, tôt le matin ou tard le soir, elle ne déjeunerait jamais à la cantine et n'engagerait aucune relation personnelle avec ses collègues, ou le moins possible. Gordana refuse, elle ne commence pas, ou ne recommence pas. La capacité de recommencement des femmes, et des hommes parfois, me terrasse, et m'émeut. C'est là, c'est donné, il suffit de regarder et d'écouter. Les femmes surtout, certaines, comme elles sont vaillantes, comme elles veulent y croire, et paient de leur personne, de tout leur corps qui fabrique les enfants, et les nourrit; et elles se penchent, vêtent, nouent les écharpes, ajustent les manteaux, consolent vérifient admonestent caressent, ça ne finit pas. Comme elles sont dévorées et y consentent ou n'y consentent pas ou n'y consentent plus mais peuvent encore, font encore, parce qu'il le faut et que quelque chose en elles résiste, continue. C'est chaque jour et au bout des jours ça fait une vie. J'ai compté ça, j'ai compté le nombre d'écharpes nouées, de

goûters glissés dans les cartables en cinq années d'école primaire à raison de deux enfants par femme. J'ai toujours aimé ces calculs incongrus, calculs mentaux, le poids des yaourts transportés pour la consommation d'une famille de quatre personnes en un an à raison d'un yaourt par jour et par personne, et de cent vingt-cinq grammes par pot de yaourt blanc brassé ordinaire.

Je bute sur le prénom de l'homme sombre, ça résiste, peut-être à cause du corps, du teint bistre, des cheveux annelés, drus, de la nuque charnue, et des mains aux ongles courts et bombés, très soignées. Les traits sont mélangés, opaques. Il pourrait être d'origine portugaise, ou espagnole. J'hésite; André, ou Bruno, ou Claude. En troisième j'ai été amoureuse d'un garçon qui s'appelait Bruno, il était ténébreux et maigre et voulait devenir prêtre comme son oncle qui enseignait la philosophie et portait soutane. André et Gordana, Gordana et Claude, ça sonne, ça claque tendre, c'est un début. Gordana et Claude reviennent

des Canaries, ou de Barcelone. Claude enseigne le karaté à Gordana, elle est très douée. Ils ne sont abonnés à aucun journal et regardent seulement les informations à la télé le soir, ça leur suffit. Ils partagent aisément les tâches, il s'occupe des courses et de la cuisine, elle se charge du ménage et du linge. Elle n'a pas prétendu, comme font souvent les femmes, révolutionner sa garde-robe d'homme seul et n'a rien trouvé à redire. Gordana ne veut pas emmener Claude dans sa famille, c'est trop loin, et compliqué. Il pense qu'elle n'a pas envie, qu'elle n'est pas prête, et il n'insiste pas. Gordana et Claude se taisent beaucoup ensemble. Ils ont acheté un canapé, en cuir marron, non convertible, et Gordana a arrêté de fumer. Gordana a fumé, beaucoup, longtemps, violemment, à la goulue, fumé profond. Pas distingué, pas évanescent. Pas en volutes fluides. Ses mains ne furent pas languides. Elle a fumé féroce, à l'arrache. Ses joues se sont creusées. Elle a tout avalé, tout gardé, en dedans, pour se crépir le corps de l'intérieur, pour n'en rien perdre et se tenir chaud et n'être plus

au monde. Elle n'a pas roulé ses cigarettes. Trop long, trop minutieux, trop emberlificoté. Elle aurait commencé à quinze ans, avec un garçon de là-bas, plus vieux qu'elle; il avait quitté l'école et voulait entrer dans l'armée. Il touchait ses seins qui avaient surgi l'année précédente, en quelques mois. Elle s'était habituée, on s'y attendait autour d'elle, les femmes de sa famille, sa mère sa grand-mère ses tantes, des sœurs aînées peut-être, avaient connu ça, la brusque poussée, la tardive et cataclysmique éruption. Et aussitôt le regard aimanté des mâles, tous, les vieux les jeunes, les possibles et les impossibles, les longs maigres et les courts suiffés, les très ordinaires qui n'oseront pas et les très remarquables qui vous foudroient d'un œil souverain, tous, confinés dans leur viande et nantis du fatidique instrument. Le garçon qui touchait les seins de Gordana était parti soldat et lui avait écrit deux fois. Ensuite elle n'avait plus reçu de nouvelles et avait connu d'autres hommes.

La retraite c'est une question de discipline. Il faut faire attention, se lever à heures régulières, ne pas rester en pyjama toute la matinée, sortir pour les courses avec une liste et le caddie puisque, maintenant, on a le temps, mais ne pas laisser les travaux domestiques se dilater et manger la vie. Je m'applique, je cherche le bon rythme, les mois et les semaines galopent. J'ai repéré l'homme en décembre dernier. Il était devant moi, en caisse quatre, la caisse de Gordana. Il avait payé avec un billet de cinquante euros qu'elle avait toisé un bref instant, le palpant d'un air dubitatif, avant de l'enfourner dans son tiroir à compartiments et de lui rendre la monnaie, deux billets de dix, un de cinq, et une poignée de pièces. L'homme tendait la main, j'avais remarqué d'abord ça, la main brune, large et forte, une main efficace, retournée, creusée en un geste d'enfance et d'attente; Gordana avait dédaigné cette main, ne l'avait pas considérée. Elle avait répandu l'argent dans un creux de plastique moulé, prévu à cet effet sur le rebord haut de la caisse, ergonomique

et protocolaire, conçu et étudié pour que l'argent puisse circuler sans que les peaux se touchent, sans échanger les sucs et les sueurs, sans mélange et sans caresse, sans effleurer et sans frémir. L'homme mendiait, il mendiait le regard de Gordana et l'onction de ses doigts efficaces. Le geste de l'homme m'a transpercée, son geste de suppliant noble et transi. Le supermarché me rend sentimentale. Ça m'est venu sur le tard, après quarante ans, et j'ai aimé ce vague prurit suscité par les chansons, toujours les mêmes, dont les paroles tournent en boucle fatiguée dans les allées tapissées de produits en couleurs. Les mots coulent et font sirop avec les odeurs de fruits, de pain industriel, de produits ménagers, de comptoirs réfrigérés. La fraîcheur de nos produits et le sourire de nos caissières se mélangent avec les belles paroles lourdes des chansons sempiternelles qui disent au plus juste les amours naissantes ou usées, les vœux, les attentes, les espérances déçues ou comblées, l'ardeur des commencements, le goût de fer des trahisons et l'usure molle des sentiments.

Ti amo ti amo ti amo. Quoi que je fasse où que je sois rien ne t'efface je pense à toi. C'est le salmigondis des émotions, la salade suprême. Si maman si si maman si maman si tu savais ma vie je pleure comme je ris si maman si. On n'y pense pas vraiment, on circule dans les rayons, avec le panier ou le chariot, et la liste. Je marche seul sans ami sans personne. C'est machinal et on est là parce qu'il le faut; on ne pense à peu près à rien et ça se fait. Dites-moi dites-moi même qu'elle est partie pour un autre que moi mais pas à cause de moi. On est traversé par les paroles de chansons que l'on n'écouterait pas chez soi. Il suffit de ne pas résister. Je ne résiste pas, ça m'essore un peu, je me souviens vaguement, en pièces et morceaux, en bribes, quoi que je fasse où que je sois. L'homme qui attend en caisse quatre ne se sait pas pris dans les rets des chansons sucrées. Il demande un sac, elle pousse vers lui un sac chiffonné. Il dit au revoir, elle articule trois syllabes rêches, ne lève pas l'œil, s'enfonce dans les articles que j'ai déposés sur le tapis de sa caisse.